

Le programme franco-indonésien de recherche archéologique sur Barus

Claude Guillot, Sonny Wibisono, Daniel Perret

▶ **To cite this version:**

Claude Guillot, Sonny Wibisono, Daniel Perret. Le programme franco-indonésien de recherche archéologique sur Barus : Données et perspectives. Archipel, 1996, 51 (1), pp.35 - 45. 10.3406/arch.1996.1090 . halshs-01880413

HAL Id: halshs-01880413
https://shs.hal.science/halshs-01880413

Submitted on 24 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Archipel

I. Données et perspectives

Claude Guillot, Sonny Wibisono, Daniel Perret

Citer ce document / Cite this document :

Guillot Claude, Wibisono Sonny, Perret Daniel. I. Données et perspectives. In: Archipel, volume 51, 1996. pp. 35-45;

doi : https://doi.org/10.3406/arch.1996.1090

https://www.persee.fr/doc/arch_0044-8613_1996_num_51_1_1090

Fichier pdf généré le 21/04/2018

NOTES

Le programme franco-indonésien de recherche archéologique sur Barus

Claude GUILLOT, Sonny WIBISONO & Daniel PERRET

I. Données et perspectives

Persée creative commons

Il est un phénomène curieux dans l'histoire des nations : un royaume, un événement ou un homme du passé, parce qu'ils présentent un trait singulier ou exaltant, jouissent auprès du public d'une renommée si grande qu'elle finit par faire oublier la minceur des faits sur lesquels elle s'est bâtie. Barus s'inscrit sûrement dans ce schéma. Son nom est aujourd'hui connu de tous en Indonésie même de ceux qui seraient bien incapables de le situer et il se trouve si indissociablement lié au camphre qui a fait sa fortune qu'on nomme « *kapur Barus* » (camphre de Barus) la naphtaline qui n'a de commun avec cette drogue qu'une odeur lointainement apparentée.

Pour l'historien pourtant, jusqu'à l'arrivée des Européens et même au-delà, Barus demeure une sorte d'énigme. Peu nombreux sont les lieux qui peuvent se targuer d'une reconnaissance aussi internationale puisqu'on trouve ce port cité dans des sources d'origines très diverses, grecques anciennes peut-être mais sûrement arabes, syriaques, tamoules, hébraïques, chinoises, javanaises, malaises, et européennes. Cependant ces mentions, dues à des voyageurs ou des géographes, sont pour la période antérieure au XVI^{e} siècle d'un désespérant laconisme, se contentant une ou deux fois par siècle d'affirmer, par ouï-dire pour la plupart, que la ville existe et que le commerce du camphre et dans une moindre mesure celui du benjoin y attirent des marchands de l'ensemble du monde asiatique, du Proche-Orient à la Chine [1].

1. Au sujet des sources sur l'histoire de Barus, voir l'excellent article de Jane Drakard, « An Indian Ocean Port : Sources for the Earlier History of Barus », *« Villes d'Insulinde II », Archipel* 37, 1989, pp. 53-82.

[*Archipel* 51 - Paris, 1996 - pp. 35-52]

Ces données étiques se trouvent encore obscurcies par un épineux problème de toponymie. Au cours de son histoire, le port a porté au moins deux noms : « Barus » et « Fansur ». On constate que « Fansur », transformation du malais « Pancur » (fontaine), est le seul toponyme connu entre 851, date du *Akhbar al-Sin wa 'l-Hind,* et 1365 quand « Barus » apparaît pour la première fois dans la chronique javanaise *Negarakertagama*. À partir de cette dernière date, les deux noms sont mentionnés indifféremment par les documents – encore entre ces derniers, serait-il nécessaire d'établir une distinction en fonction de leur origine, locale ou étrangère. Cette situation perdure jusqu'au début du XVI^{e} siècle puisque Tomé Pires juge nécessaire de spécifier que « Barus » et « Fansur » désignent un seul et même lieu. Postérieurement, et ce jusqu'à aujourd'hui, la ville n'est plus connue que sous le nom de « Barus » alors que « Fansur » tombe en complète désuétude. L'interprétation la plus simple de ces données est que le port appelé Pancur pendant des siècles changea son nom en Barus à une date inconnue mais antérieure à 1365 tandis que les sources étrangères mettaient un certain temps à se conformer au nouvel usage (cf. par exemple le doublet actuel Ho Chi Minh-Ville – Saigon). Si tel est bien le cas, la question se pose bien sûr de savoir si le « Barus » que les érudits ont cru déceler dans les toponymes étrangers antérieurs au IX^{e} siècle – le *Barousai Pentè* grec du II^{e} siècle ou le *P'o-lu* ou *P'o-lu-shih* chinois antérieur au VII^{e} siècle – est une bonne interprétation et dans l'affirmative, si ce « Barus » désigne le port connu aujourd'hui sous ce nom ou une autre région, la pointe nord de l'île de Sumatra, par exemple, comme en fait l'hypothèse O. Wolters [(2)].

Pour échapper aux obscurités des documents écrits, déjà trop de fois sollicités, la méthode archéologique s'imposait. Dès 1992, il avait été décidé, avec l'accord enthousiaste du Prof Dr Hasan M. Ambary, directeur du service indonésien de la recherche archéologique (*Pusat Penelitian Arkeologi Nasional*), de poursuivre à Barus le programme franco-indonésien de fouilles commencé sur le site de Banten Girang. Deux ans plus tard, le projet reçut un accueil favorable aussi bien de la part de la « commission des fouilles » du ministère français des affaires étrangères, présidée par J.F. Jarrige, que du directeur de l'École française d'Extrême-Orient, D. Lombard, et ces deux organismes s'engagèrent à financer ce programme d'étude pour une durée de cinq ans.

On en était à mettre au point les derniers préparatifs pour le commencement des travaux prévu en septembre 1995 lorsque tomba la nouvelle qu'une terrible maladie terrassait sur un lit d'hôpital notre collègue et vieux complice, Lukman Nurhakim . Il nous quitta ce même mois de septembre s'excusant en guise d'adieu de ne pouvoir nous accompagner (voir la notice nécrologique en tête de ce volume). Nous lui devions d'entreprendre les travaux auxquels il aurait tant aimé participer, son ami Sonny Wibisono prenant la place qu'il laissait vacante.

L'équipe se retrouva à Barus au début d'octobre. Elle se composait de six personnes et comprenait outre les signataires des deux parties de cette note,

2. O.W. Wolters, *Early Indonesian Commerce*, Ithaca, 1967.

Sugeng Rianto, archéologue (Puslit Arkenas) et Untung Sunaryo, topographe (Puslit Arkenas), ainsi que pour une période assez brève Ketut Wiraduyana, archéologue (Balai Arkeologi de Medan).

Barus est situé sur la côte ouest de Sumatra à la frontière entre la province de Sumatra-nord et celle d'Aceh dans une plaine étroite (environ 30 km de large) qui s'étend entre l'océan et la haute chaîne des Barisan. Le district de Barus constitue une sorte d'île tant les communications sont difficiles avec le reste de Sumatra, la mer à l'ouest, les pentes abruptes des montagnes à l'est et au nord une plaine marécageuse, inondée à la saison des pluies. L'accès le plus aisé devrait être la route qui vient du sud mais celle-ci est actuellement dans un état si déplorable qu'il faut quatre heures à une voiture pour atteindre Barus depuis la ville de Sibolga distante de 65 km seulement. Cette situation géographique particulière fait aisément comprendre que Barus était essentiellement relié au monde extérieur par la mer et que, du fait des difficultés de communication avec le haut plateau batak, ce port était obligé de limiter son commerce de denrées locales à des produits à la fois légers et onéreux comme le camphre et le benjoin. « L'enclave » de Barus n'est pas sans faire penser aux îles et îlots qui servirent longtemps d'échelles tout au long de la côte orientale de l'Afrique, sur l'autre rivage du même océan.

Il va de soi qu'avant de commencer toute fouille archéologique, il importe de rassembler les documents connus se rapportant à l'histoire du site à étudier. Certains de ceux-ci, qui n'ont peut-être pas suscité toute l'attention qu'ils méritent, devraient, dans le cas de Barus, pouvoir orienter les recherches.

Les relations avec l'Inde du sud

En 1932, le grand spécialiste du royaume des Cholas, Nilakanta Sastri, faisait paraître un article [3] qui connut un grand retentissement et dans lequel il identifiait une guilde de marchands tamouls, présente à Barus en 1088 de notre ère. Il précisait qu'elle s'appelait « Les Cinq cents » et qu'elle était engagée dans le commerce entre l'Inde et l'Asie du Sud-Est puisqu'on la retrouvait aussi bien en Inde du sud qu'à Pagan ou à Barus. L'importance de ces conclusions eut pour effet de laisser dans l'ombre un certain nombre d'éléments qu'il paraît bon de rappeler ici. Au début des années 1870 [4], Deutz, le contrôleur hollandais en poste à Barus, faisait savoir à la Société batavienne des Arts et des Sciences, alors en charge de la sauvegarde du patrimoine, qu'il avait repéré au village de Lobu Tua, dans la vallée de Barus, quatre pierres portant des inscriptions qu'il se proposait de faire parvenir à Batavia. Remises ensemble, trois d'entre elles formaient une courte colonne hexagonale de moins d'un mètre de haut. Dix ans plus tard, le savant Kern découvrit que l'inscription sculptée sur cette sorte de *lingga* était en langue tamoule. Des estampages furent envoyés au service des antiquités de l'Inde

3. K. A. Nilakanta Sastri, « A Tamil Merchant-guild in Sumatra », *T.B.G.*, 72, 1932, pp. 314-327.

4. *Notulen van de algemeene en bestuursvergaderingen van het Bataviaasch Genootschap van kunsten en wetenschappen*, 1873, pp. 80, 81, 137 & 167. Voir aussi G.J.J. Deutz, « Baros », *T.B.G.*, 22. 1874.

britannique. Il fallut attendre dix années encore pour avoir une réaction. Hultzsch, épigraphiste à Calcutta, demandait l'envoi de nouveaux estampages. Un an plus tard, en 1892, il informait la Société batavienne qu'il avait pu lire que cette stèle avait été érigée en 1088 E.C. par un groupe d'hommes appelé « Les Mille Cinq Cents ». Il ajoutait en commentaire qu'il était remarquable que le tamoul eût été utilisé comme langue officielle à Sumatra au XI[e] siècle (5).

Dans son article où il rétablissait le véritable nom de la guilde, Nilakanta Sastri précisait qu'il avait travaillé à partir de la courte communication de Hultzsch, parue en 1892 dans les « Procès-verbaux » (*Notulen*) de la Société batavienne ainsi que dans le *Madras Epigraphy Report* (6).

Ce bref historique de la stèle tamoule permet de rappeler un fait d'importance : la lecture de cette fameuse inscription ne fut en tout et pour tout tentée qu'une seule fois, il y a plus de cent ans, par un épigraphiste, Hultzch en l'occurrence, qui, travaillant sur estampage, n'en déchiffra qu'une très faible partie. Cette stèle se trouve aujourd'hui conservée au musée national de Jakarta où elle est enregistrée sous le numéro D42. Elle est malheureusement scellée dans une partie fort sombre des réserves mais, à la lumière artificielle, l'inscription, en relief, paraît – certes à des non-spécialistes – tout à fait lisible malgré l'érosion de quelques caractères qui pouvaient apparaître de façon moins distincte sur l'estampage.

Il va de soi que la lecture sur place de cette stèle par un épigraphiste de tamoul constitue une priorité pour mieux comprendre les relations entre Barus et l'Inde du Sud.

Les relations avec Java

Comme nous l'avons vu, Deutz envoya quatre pierres inscrites à Batavia en 1873, trois d'entre elles constituant la stèle tamoule. On n'a prêté que peu d'attention à la quatrième qui venait elle aussi du même village de Lobu Tua. Selon son témoignage, le contrôleur découvrit cette pierre alors qu'elle servait de socle à un pilotis de cabane. Il s'agissait d'après la tradition locale d'un fragment d'une pierre inscrite qu'un souverain de « Barus amont » aurait fait briser au milieu du XVIII[e] siècle, sans doute parce qu'elle faisait l'objet d'une vénération de la part de la population.

Entreposée à la Société batavienne où elle reçut le numéro D41 (numéro d'inventaire qu'elle conserve au musée national de Jakarta), elle fut examinée par un épigraphiste, Brandes, Holle ou Friederich. L'analyse révéla que l'inscription était en langue javanaise et écrite dans le style de Java oriental. On ajoute même dans le *Oudheidkundig Verslag* que son style n'est pas sans rap-

5. *Notulen B.G.*, 1881, pp. 77 & 78 et 1891, p. 81.
6. *Notulen B.G.*, 1892, p. 80 ; *Madras Epigraphy Report*, 1892, p.12.

peler celui d'une autre épigraphe javanaise, trouvée elle aussi à Sumatra, à Padang Lawas (7).

On constate l'existence à partir du XIX^e siècle d'un fort courant migratoire entre le haut plateau et la région de Barus, même s'il est probable que celui-ci soit beaucoup plus ancien. En 1918, un chef de famille, du nom de Sibarani, originaire de Dolok Sanggul vint s'installer à Lobu Tua. Il s'y rendit acquéreur du terrain où, un demi-siècle plus tôt, avaient été trouvées les inscriptions. En travaillant la terre, il découvrit en 1922 un fragment de pierre inscrite. Persuadé que ce vestige du passé possédait des pouvoirs magiques et craignant qu'il ne lui soit retiré, il le tint longtemps caché dans un puits d'où il ne le sortait qu'en de rares occasions. Ce n'est que récemment que son fils, âgé aujourd'hui de 74 ans, le montra à des visiteurs et en particulier à des membres du service archéologique indonésien. Après de longues tractations, il le céda aux autorités culturelles en 1991. Depuis cette date, ce fragment se trouve conservé au musée provincial de Medan. Du fait de la trop grande notoriété de l'épigraphe tamoule, cette nouvelle inscription passa sans plus de vérification pour un fragment de cette dernière alors que sa forme en fait à l'évidence le complément de l'épigraphe javanaise retrouvée par Deutz et entrée au musée national. On ne saurait assez souligner l'importante signification de cette inscription, désormais complète, qui constitue le témoignage écrit en javanais le plus éloigné de Java qu'on ait jamais découvert jusqu'à présent.

D'autres éléments viennent confirmer l'existence de relations entre Barus et Java. À partir du XVI^e siècle, le port sumatranais s'enfonça dans un long déclin et il avait perdu toute importance au XVIII^e siècle. Deux petits « royaumes » (« Barus amont » et « Barus aval ») se partageaient les désormais maigres ressources du lieu. Après le départ progressif d'une grande partie des habitants, la friche et la forêt avaient peu à peu envahi la vallée. Dans les premières décennies du XIX^e siècle, l'influence des ulémas minang, qui se faisait sentir jusqu'à Barus, eut pour conséquence d'attirer l'attention des Hollandais sur cette région durant la Guerre des Padri. À la fin des hostilités, des colons, vers 1840, commencèrent à faire défricher la moyenne vallée de la rivière de Barus, Aek Batu Gerigis, dans l'intention d'y créer des plantations de poivriers.

C'est lors de ces activités de défrichage qu'on se mit à découvrir au nord-ouest de la vallée, les premiers objets antiques. Comme toujours, ce fut l'or qui retint d'abord l'attention des premiers inventeurs. Une sorte de fièvre s'empara des nouveaux habitants, Hollandais compris. Apparemment nombre de ces objets furent vendus et fondus. Quelques uns pourtant en réchappèrent et purent être envoyés à Batavia. Il s'agissait d'une quinzaine de bagues et d'une pièce de monnaie (8). Pour maigre qu'il fût, ce sauvetage ne manquait pas d'intérêt puisque ces bagues portaient pour la plupart d'entre elles des ins-

7. *Oudheidkundig Verslag*, 1914, p. 113

8. *T.B.G.*, 5, 1856, p. 485 ; *T.B.G.*,7, 1858, pp. 142-146 met plant ; Leemans, *Catalogus Leiden*, 1885, n° M. 488a (40) en p. 31 ; Juynboll, *Catalogus Leiden*, 1909, p. 185, n° 2265 en p. 243 n° 2257. Une autre bague avec inscription fut envoyée par Deutz, *O.V.*, 1914, p. 113.

criptions en écritures *nagari* et *kawi*. En d'autres termes, certaines au moins des inscriptions étaient en javanais. Par ailleurs, la pièce de monnaie retrouvée était du type « ma » (à fleur de santal), une sorte de monnaie bien connue à Java.

Il est clair que ces preuves de relations avec Java, qui devraient avoir existé au X^e^ ou au XI^e^ siècle si nos conclusions sont bonnes (voir plus bas), ouvrent des perspectives nouvelles pour l'histoire de Barus, qui du coup perd son image d'énigmatique comptoir enclavé pour s'inscrire dans la géopolitique locale. Elles rendent aussi nécessaires une réappréciation de la navigation qui pouvait s'effectuer le long de la côte occidentale de Sumatra. Vue l'importance de cet élément, il est indispensable que soit reprise l'étude de la stèle javanaise qui comporte plus d'une quarantaine de lignes. Il faut pourtant d'ores et déjà admettre qu'on ne peut malheureusement en attendre que des résultats limités du fait du mauvais état de la surface de la pierre et de la gravure très superficielle de l'inscription.

Les religions

Il est plus que vraisemblable qu'un port aussi cosmopolite que Barus ait abrité durant les longs siècles de son existence des communautés professant des religions différentes.

Bouddhisme

L'*O.V.* de 1914 donne une information quelque peu énigmatique. En se basant sur une source difficilement recoupable, cette revue, qui faisait dans ce numéro l'inventaire par région de toutes les découvertes archéologiques, signalait qu'un fragment de statue de Boddhisatva trouvé à Barus aurait été envoyé à Batavia, en même temps que les inscriptions, par le contrôleur hollandais en poste. Curieusement les textes connus de Deutz n'en font aucune mention. Plus étrange encore, le Boddhisatva n'arriva jamais à Batavia.

Hindouisme

La présence de marchands tamouls, attestée par l'inscription, rend plausible l'éventuelle existence d'un temple hindouiste. Hultzsch avait pu lire que la stèle avait été « offerte » par « Les Cinq Cents ». La lecture du texte devrait sans doute permettre de connaître la divinité à laquelle s'adressait cet hommage.

Christianisme

Beaucoup plus inhabituelle serait la présence d'un sanctuaire chrétien. Dans un texte en syriaque du début du XIII^e^ siècle mais se référant sans doute à une époque plus ancienne, *Eglises et monastères d'Egypte et des pays voisins*, attribué à Abu Salih al-Armini, l'auteur signale que des chrétiens nestoriens habitent à « Fansur » où ils possèdent un sanctuaire dédié à la Vierge Marie [9]. Ce sujet sensible a déjà fait couler beaucoup d'encre et de salive.

9. B.T.A. Evetts, *The Churches and Monasteries of Egypt and Some Neighbouring Countries*, Oxford, 1895.

Pour de nombreuses raisons on peut douter que ce témoignage porte sur Barus ; on doit admettre, néanmoins, que les liens entretenus par ce port avec la Mésopotamie comme avec l'Inde rendent tout à fait possible, sinon probable, l'existence à Barus d'une communauté nestorienne et donc d'un sanctuaire.

Islam

On arrive sur un terrain beaucoup plus stable avec l'islam. On sait par son *nisbat* (al-Fansuri) que le grand mystique musulman et poète malais du XVI^{e} siècle, Hamzah al-Fansuri était lié à Barus même si la nature de ces liens nous échappe. Les premières études sur les vestiges musulmans remontent aux années 1930. Le centre archéologique indonésien, sous les directions successives de Uka Candrasasmita et de Hasan M. Ambary, mena sur le terrain plusieurs recherches dans les années 60 et 70 pour repérer et étudier les tombes musulmanes anciennes. Toutes se trouvent dans les alentours du village de Bukit Hasang à quelques kilomètres en amont de la ville actuelle de Barus. Ces enquêtes eurent un effet très positif puisqu'elles entraînèrent la restauration des ensembles funéraires les plus anciens qui, notons-le, sont les seuls vestiges de la région de Barus à bénéficier d'une protection officielle. Une dizaine de stèles musulmanes ont même été transférées au musée provincial de Medan. La grande majorité d'entre elles sont des pierres sculptées dans le style dit « d'Aceh », pour reprendre la terminologie actuellement en usage. Seules quelques unes d'entre elles portent une inscription et très peu une date.

Ces vestiges présentent, à l'évidence, un intérêt capital pour l'histoire de Barus, aussi importe-t-il de poursuivre sur le terrain la recherche de tombes encore inconnues et d'approfondir les études épigraphiques et stylistiques antérieures en systématisant les comparaisons avec les autres régions du monde musulman.

Chronologie des sites

Ce n'est que très tardivement, dans les années 1970, que furent menées les premières recherches archéologiques sur le site de Barus. En 1975, Hasan M. Ambary dirigea une campagne de fouilles dans la région, en assignant comme objectif principal à son équipe l'établissement d'une chronologie de quelques sites anciens. Pour y parvenir, celle-ci effectua des sondages en plusieurs endroits tandis que, faute de temps, elle eut recours ailleurs à une simple collecte de tessons en surface. Les conclusions publiées dans *Archipel* sous la signature de Lukman Nurhakim [10] concernaient quatre sites : Lobu Tua, Bukit Hasang, Kedai Gebang et Barus (ou Kampung) Mudik qui étaient datés respectivement des VII^{e}-XIII^{e} siècles, XII^{e}-XVII^{e} siècles, XIII^{e}-XIX^{e} siècles et XVIII^{e}-XX^{e} siècles. Ces résultats méritent bien sûr d'être affinés par des recherches plus intensives ; ils présentent néanmoins le mérite d'avoir posé les premiers jalons.

10. Lukman Nurhakim, « La ville de Barus : Etude archéologique préliminaire », *« Villes d'Insulinde II », Archipel* 37, 1989, pp. 43-52.

Quelques années après ces premières fouilles, Jane Drakard, rendait accessible à tous une courte chronique en malais de la cour du royaume batak de « Barus amont », appelée *Sarakatah surat catera asal keturunan raja dalam negeri Barus* (11). L'original de la version publiée remonterait à 1866 mais il est évident qu'il incorpore des éléments beaucoup plus anciens. Ce texte présente pour nous un très grand intérêt dans la mesure où il ne propose rien moins que l'histoire de Barus depuis son origine. Il rapporte, de façon très vivante, la fondation de ce royaume. Un jour, des Chettiârs (marchands de l'Inde) qui naviguaient le long de la côte occidentale de Sumatra durent s'arrêter dans la région où devait naître Barus pour réparer leur navire. Près de la rivière Aek Busuk, ils abattirent des arbres dans la forêt mais ne trouvèrent pas le bois adéquat. Dans l'impossibilité où ils se trouvaient de rentrer chez eux, ils se mirent à cultiver la terre et créèrent un village. Leur présence attira d'autres commerçants, en particulier des Arabes, et le port de Barus connut bientôt une grande prospérité. Par hasard, un chef batak, originaire de la montagne, découvrit un jour cette agglomération située sur son territoire. Il rencontra les Chettiârs qui ne firent aucune difficulté pour le reconnaître comme souverain légitime.

Bien sûr, la question se pose de savoir quel crédit peut être accordé à ce récit naïf composé plus de mille ans après les événements. On ne peut que constater que ce texte très tardif donne des informations d'une authenticité troublante, comme le montreront deux exemples. Il localise les premiers établissements de la ville de Barus dans le bassin de l'Aek Busuk et non pas dans celui de l'Aek Batu Gerigis où Barus se trouvait installé depuis au moins sept cents ans au moment de la rédaction. Or le plus vieux site connu, Lobu Tua, se situe bien dans le bassin de l'Aek Busuk. Par ailleurs, il attribue le développement commercial du premier Barus à des communautés marchandes originaires d'Inde du sud et du Proche-Orient, ce que confirment les documents à notre disposition. Or il est plus qu'improbable que l'auteur du texte ait eu accès aux textes arabes anciens et sûr en tout cas qu'à l'époque de la rédaction, on ignorait tout de la présence de Chettiârs à Barus qui ne fut révélée qu'en 1892 par le déchiffrement partiel de la stèle en tamoul. Ces exemples, qu'on pourrait multiplier, semblent bien démontrer que les successifs souverains de Barus, jusqu'aux petits rois de « Barus amont », ont tenu à préserver intacts les grands traits de l'histoire de leur royaume pour revendiquer l'héritage de leurs prédécesseurs. En d'autres termes, il nous semble que, jusqu'à preuve du contraire, ce texte mérite d'être considéré comme une source fiable, au moins pour ce qui concerne les lignes maîtresses de la chronologie relative, puisque c'est grâce à celle-ci que les derniers rois pouvaient prouver l'ancienneté de leur lignage et la légitimité de leur statut.

Ceci étant posé, examinons la chronologie des sites de la ville, telle qu'elle apparaît dans ce texte. Il est dit d'abord que le premier royaume existant s'appelait non pas Barus mais Pancur et qu'il se trouvait dans l'arrière-pays

11. Jane Drakard, *Sejarah Raja-Raja Barus*, « Textes et documents nousantariens », EFEO, Bandung, 1988.

non pas de la rade du Barus actuel mais de la baie qui la jouxte au nord, au-delà de la petite presqu'île de Kepala Ujung. Le texte donne ensuite pour premier emplacement de la ville un lieu qu'il appelle *kampung* Aek Busuk Lama (Aek Busuk-le vieux) et qu'il situe en bordure de la rivière Aek Busuk. La ville aurait ensuite été transférée à moins de deux kilomètres de là en un endroit appelé Lobu Tua. Après la destruction totale de cette agglomération par des ennemis, désignés comme « orang Garagasi » (peut-être « Monstres »), les habitants s'enfuirent vers l'amont de la rivière de Barus à Kota Bariang dans la région de Bukit Hasang. On aurait ainsi pour la période la plus ancienne trois sites successifs : Aek Busuk Lama, Lobu Tua et Kota Bariang.

Les débuts de Barus

En 1995, la première campagne archéologique franco-indonésienne prit naturellement pour objectif Lobu Tua, connu depuis longtemps. Il n'est pas question de faire ici un rapport détaillé de cette fouille ; il nous suffira de donner quelques informations nécessaires à notre présent propos. Précisément, l'endroit choisi fut le site où avaient été trouvées les deux épigraphes au XIX^{e} siècle. Aucune ville, digne de ce nom, n'aurait pu s'installer sur une surface aussi restreinte, moins de trois hectares. Par ailleurs, on constate que de nombreuses trouvailles, briques, tessons, perles, etc. sont faites par les habitants en dehors de ce site. Là encore, il semble bien qu'il faille suivre la chronique de cour quand elle affirme que la ville s'étendait de Lobu Tua à la rivière Macu, c'est-à-dire sur près de deux kilomètres et il sera nécessaire d'essayer d'identifier la fonction manifestement particulière du site de Lobu Tua à l'intérieur de l'agglomération.

Un important matériel fut découvert au cours des fouilles. Celui-ci confirme – c'est la moindre des choses – ce que l'on savait déjà sur les rapports anciens qu'entretenaient Barus avec le Proche-Orient, l'Inde et la Chine mais il permet aussi de préciser, bien entendu de façon provisoire, la chronologie de Lobu Tua. Les analyses préliminaires de différents types d'objets convergent, en effet, toutes vers une période relativement courte. Le meilleur dateur d'un site urbain d'Asie du Sud-Est demeure toujours la céramique chinoise. Au terme de son étude (voir pages suivantes), Marie-France Dupoizat conclut que cette céramique (près de 4 000 tessons collectés) peut être datée entre la fin du IX^{e} et la fin du XI^{e} siècle. Les autres types d'objets peuvent tous s'inscrire à l'intérieur de cette période. On a retrouvé plus de 300 tessons de céramique proche-orientale ; l'écrasante majorité d'entre eux sont de type jaspé polychrome à décor incisé que l'on pense inspiré du *sancai* (ou tricolore) fabriqué en Chine sous les Tang. Cette céramique, désignée aussi par le nom barbare de « sgraffiato » (« griffé » en italien), est essentiellement représentée à Lobu Tua par des plats de petites dimensions (diamètre d'environ 25 cm pour les plus grandes pièces), à la pâte rose saumonée et ornés de décors variés (voir photo). On sait que ce type de céramique apparaît vers le VIII^{e}-IX^{e} siècle en Iran, sans doute dans la région de Neyshâbûr au sud-est de la Caspienne avant de se répandre dans l'ensemble du Proche-Orient. Celle de

Lobu Tua pourrait être datée entre le X^e^ et le XI^e^ siècle. Ont été découverts aussi un grand nombre de fragments d'objets en verre qui méritent une étude plus approfondie. Certains d'entre eux, tel le petit flacon de couleur brune avec incrustation de filet blanc présenté ici en photo, sont assez caractéristiques de la production égyptienne des XI^e^ et XII^e^ siècles. Par ailleurs, on n'a retrouvé parmi les perles aucun exemple du type « enroulé » originaire de Chine qui apparaît après le XI^e^ siècle. En nous basant pour la date finale sur l'étude plus précise de la céramique chinoise, nous arrivons à la conclusion que le site de Lobu Tua semble avoir été occupé entre le IX^e^ siècle et la fin du XI^e^ siècle. Répétons que des études complémentaires sont encore nécessaires et qu'il ne s'agit là que d'une datation provisoire.

Si nos conclusions s'avèrent justes et si, comme nous le pensons, la chronique royale est digne de confiance, il existerait une ville antérieure au IX^e^ siècle. Après de multiples repérages sur le terrain le long de la rivière Aek Busuk, un site nous a paru assez prometteur. Les sondages qui seront effectués durant la campagne de 1996 diront s'il s'agit bien de l'emplacement du « kampung Aek Busuk Lama ». On sera en mesure, si ceux-ci s'avèrent positifs, d'estimer la date de la fondation de la première ville connue. Quoiqu'il en soit de ces résultats, il paraît nécessaire d'envisager une étude palynologique dans le bassin de l'Aek Busuk qui, en déterminant l'époque de la première occupation du sol, indiquera sans doute jusqu'où il est raisonnable de tenter de remonter le temps.

La lecture de ces quelques pages suffit à donner une idée de l'ampleur du travail qu'il reste à accomplir. Conscients plus que nul autre des difficultés, nous restons pourtant persuadés qu'il est indispensable de poursuivre les recherches aussi loin que possible, avec constance mais sans entêtement, pour tenter d'établir, pour cette ville prise comme exemple, une histoire globale, seule capable d'améliorer notre compréhension du phénomène des échanges dans un port d'Asie du Sud-Est.

(Nous remercions chaleureusement M. Wahyono, conservateur au Museum Nasional et ses collaborateurs pour nous avoir donné libre accès aux réserves et aux inventaires de ce musée.)

Illustrations
Matériel découvert à Lobu Tua.
En haut et au centre :
fragments de céramique proche-orientale de type « sgraffiato »
En bas :
fragment de flacon en verre







